48e ANNEE (5e SÉRIE) N° 18 30 AVRIL 1931

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Voyage en Russie. — II. Caractère du bolchévisme russe. — III. Le plan quinquennal ; ses chances de succès. — IV. Mentalité soviétique. — V. Renseignements inédits sur l'affaire Turmel.

I

S'il est un pays dont les Revues parlent souvent, sur lequel quantité de voyageurs plus ou moins perspicaces ou sincères tiennent à nous renseigner, un pays relativement proche de nous et qui semble pourtant si loin, c'est bien la Russie des Soviets !

Voilà un peu plus de treize ans qu'elle s'est mise à faire bande à part, dans la civilisation gréco-latino-chrétienne, qui depuis vingt siècles ne connaissait guère que des triomphes dans la marche de son expansion progressive à travers le monde, et qui, grâce précisément à la Russie, a peut-être entendu les premiers tintements du glas de ses funérailles.

Depuis 1917, depuis la révolution du 7 novembre, rien n'est plus difficile que de savoir exactement ce qui se passe en Russie, ou lorsqu'on le sait approximativement, de se faire une idée précise de la portée et de l'orientation future des événements qui s'y déroulent.

Comme le dit Lucien Bourguès, dans un article récent de la *Revue de France* (1er janvier 1931) : « Un monde nouveau a surgi là-bas, qui se nourrit de la haine du nôtre, un monde d'antithèses qui s'affirment sous des aspects étranges, parfois monstrueux, souvent originaux. »

Mais en dépit des récits innombrables qui nous sont donnés sur la Russie, ou peut-être à cause du nombre même de ces récits, le lecteur a quelque peine à chasser un sentiment de méfiance. On a un peu cette impression que donnaient parfois les « Communiqués » de la guerre : « C'est peut-être vrai, mais est-ce bien toute la vérité ? »

Lucien Bourguès n'hésite pas à déclarer que « la quantité d'inepties dites ou écrites sur la Russie bolchéviste dépasse l'imagination. » Et il ajoute : « Représentée tantôt comme un enfer, tantôt comme un paradis, l'U. R. S. S. continue de dérober sa véritable image aux curiosités de l'Occident. »

Essayons donc de réunir ici les renseignements qui nous semblent les plus vraisemblables, ceux qui portent, du point de vue critique, la marque de leur exactitude et de leur authenticité.

* *

Dans *Schönere Zukunft* des 15 et 22 février 1931, un professeur d'Université, M. Erik von Kühnelt-Leddihn, de Budapest, nous apporte des impressions personnelles, d'une parfaite sincérité, que nous allons résumer en premier lieu.

« Fil de fer barbelé à la frontière russo-polonaise. La locomotive avance lentement sur la bande de terrain qui sépare la Russie soviétique de l'Europe. Le personnel polonais descend. Les gardes rouges assument le contrôle. Dans le compartiment sont assis quelques gros concessionnaires de l'Ouest, le havane à la bouche. On les dirait échappés des affiches anticapitalistes des bolcheviks. On nous demande avant tout si nous avons des devises étrangères. Il est strictement interdit de faire le commerce des devises. Les employés soviétiques sont aimables et adroits. Après l'accomplissement des formalités, le train s'ébranle dans la nuit tombante, à travers les plaines indéfinies de la Russie, vers Moscou. »

Tel est le tableau d'entrée. Il ne semble pas que le passage de la frontière offre d'insurmontables difficultés.

Voici l'arrivée dans la capitale : « Moscou fait une impression grise. Les rues sont mal tenues. La population est mal vêtue. On n'a droit qu'à une paire de bottes tous les deux ans. En été, les gens vont en pantoufles, en sandales, ou en souliers de carton. Il n'y a que le milieu de la chaussée qui est bien entretenu, dans les grandes artères, bien goudronné, pour le passage des autos et des tramways. Moscou possède 70 voitures de grand luxe, pour ses tramways, de fabrique américaine Buick and Roll Royce. Il en est qui servent pour le trafic postal. »

En ce qui concerne les moyens de subsistance, ce que l'on remarque de plus curieux en Russie soviétique, c'est que le commerce normal et la « contrebande » sont pareillement aux mains de l'Etat. En principe, toutes les denrées sont rationnées. Mais on peut se procurer à peu près tout ce que l'on veut sans carte,... à la seule condition d'y mettre le prix. L'Etat met de la sorte une espèce d'impôt dissimulé sur la richesse ou sur l'économie. Celui qui aura mis de côté un peu d'argent pour se donner de l'aisance, c'est-à-dire pour

ajouter quelques commodités ou douceurs à la ration prévue par les cartes de consommation, sera obligé de payer un prix exorbitant. Il se ruinera pour une simple paire de bottes, il sera mis rapidement au niveau de la commune misère. C'est ainsi que le plus petit pain rond, acheté sans carte, coûte deux fois plus que le pain entier auquel la carte donne droit. On peut avoir, tous les deux ans, une paire de bottes pour le prix relativement faible de 88 à 92 fr. (14 à 15 shillings) ; mais la même paire de bottes achetée en « contrebande, » c'est-à-dire sans carte, vous est vendue 1 850 à 2.500 fr. (300-400 shillings) ! Il y a donc une différence de 1 à 20 entre les deux prix. De la sorte on est sûr que nul ne pourra s'évader pour longtemps du régime restreint imposé à tous.

Si l'on examine de près le système économique du bolchévisme, on constate qu'il s'applique principalement à ce qui produit, à ce qui rapporte. Les maisons ne rapportent rien, ne produisent aucune valeur de consommation immédiate; il s'ensuit que tout ce qui concerne l'habitation est dans un délaissement lamentable ; on vit sur le passé et l'on ne songe guère à l'avenir.

Il est très difficile, pour celui qui pénètre en Russie et qui cherche à analyser l'esprit de la population, de démêler si les faits qu'il y constate sont la conséquence du bolchévisme comme tel, c'est-à-dire du matérialisme marxiste, ou s'ils sont une manifestation pure et simple de l'âme russe, ou encore s'ils se rattachent aux expériences et aux désastres de la guerre, ou enfin s'ils ne découlent pas du fameux plan quinquennal, — « Les cinq petites années, *Pjätiljetka,* » comme disent les Russes. — Il est certain que le plan quinquennal exerce en ce moment sur tout le système nerveux du grand corps soviétique une tension formidable. Ce plan doit donner, disent ses auteurs, la victoire mondiale au bolchévisme, réduire la civilisation capitaliste à une capitulation sans condition, faire sauter la vieille forteresse bourgeoise, ou en tout cas assurer à la Russie soviétique une indépendance économique absolue, grâce à laquelle il lui sera aisé de prendre le dessus sur les régimes capitalistes qui la menacent.

Il est permis de croire que le plan quinquennal a donné à la Russie une physionomie plus nouvelle que n'avait fait le bolchévisme initial.

On réclame de la population des sacrifices prodigieux. Elle les accepte avec une abnégation plus prodigieuse encore ! On sait que le nombre des bolchévistes proprement dits ne dépasse pas 3 millions. Une partie de la population, une partie en vérité assez importante, sympathise ouvertement avec le parti. On n'entre pas comme on veut dans ce dernier. Les conditions d'admission sont très rigoureuses. C'est presque la distinction des « parfaits » et des simples croyants chez les anciens Albigeois. Les bolchévistes sont les purs et qui ont fait leurs preuves. Dans le reste de la population, il est impossible à un étranger de faire le départ entre les adhésions sincères et les sympathies intéressées pour le régime. On n'entend nulle part de critiques contre le gouvernement dans Moscou. Mais à mesure que l'on s'éloigne de la capitale, on est à même de recueillir un plus grand nombre de doutes motivés. Beaucoup hochent la tête en parlant du « plan quinquennal. » A Moscou sévit un régime de compression qui ne permet guère l'expression d'un dissentiment. Seules les opinions favorables au régime ont droit de s'exprimer, et elles usent de ce droit sans aucune discrétion. Les affiches vantant les beautés du régime couvrent les murs. Toute la vie de la population est organisée en vue de la propagande bolchéviste. Toute la publicité commerciale porte un caractère politique.

La dictature du prolétariat s'exerce sans pitié sur les anciennes classes opposées au prolétariat. Il ne s'agit nullement en Russie d'une suppression des classes, mais de la création d'une aristocratie à rebours, d'une revanche formidable de la classe ouvrière. Toutes les autres classes sont traquées. Le régime tend à les anéantir, et en attendant il les appauvrit, les réduit à la misère, il les contraint à l'émigration, il les déracine, il les force à se prolétariser, il les absorbe et les digère. La Russie soviétique, c'est tout simplement le « prolétariat » triomphant.

Il est assez probable qu'en toute cette révolution il y a lieu d'incriminer l'ancien patronat bourgeois, dont l'attitude envers la classe ouvrière, en Russie, était socialement déplorable. La soupape de sûreté de l'industrialisme ploutocratique, c'est la démocratie. Le bulletin de vote permet aux ouvriers d'obtenir des améliorations que le simple jeu de la loi de l'offre et de la demande n'introduirait jamais dans leur sort. Mais l'ancienne Russie, pas plus du reste que la Russie actuelle, n'était point démocratique. Le patronat, puissamment protégé par la bureaucratie tsariste, a usé et abusé de sa toute-puissance. Il paie maintenant pour les fautes sociales qu'il a commises. Staline a travaillé dans sa jeunesse à Bakou. Les propriétaires richissimes des puits de pétrole s'y faisaient bâtir des palais, tandis que le malheureux mineur pétrolier recevait 4 kopeks, c'est-à-dire 16 centimes d'avant-guerre, pour son salaire journalier ! Il n'était même pas rare, paraît-il, que les récalcitrants fussent jetés, sans autre forme de procès, au fond des puits.

Aujourd'hui la propriété est supprimée L'argent n'est plus le maître. C'est la classe ouvrière qui a mis la main sur « les leviers de commande. » L'esprit n'a pas changé pour autant. L'aristocrate d'aujourd'hui, prolétaire d'hier, n'est pas plus juste, il n'est pas plus humain, n'est pas plus pitoyable et miséricordieux que celui dont il dénonçait la cruauté et l'égoïsme. Il n'y eut qu'un renversement des rôles. Le dernier des ouvriers, encore que son sort ne soit pas très notablement supérieur à ce qu'il fut jadis, se sent maître en Russie. Et ce sentiment gonfle sa poitrine et son cœur d'un incommensurable orgueil. Comme le

dit très bien le voyageur dont nous analysons les impressions, « le sentiment que les représentants de sa classe ou tout au moins des hommes qui se recommandent du prolétariat sont les maîtres, ce sentiment me paraît aujourd'hui s'être établi profondément dans l'âme du travailleur russe. C'est son milieu qui domine. Il ne voit plus de classe au dessus de la sienne. Il n'est point de local, point d'établissement, point de lieu de plaisir, point d'école où il ne puisse en principe entrer, aucune institution sociale où il ne puisse en soi commander. »

Le but officiel du régime est de forger l'unité sociale. Mais la manière de procéder est calquée sur celle de l'antique Procuste. Et pourtant l'on se tromperait fort en s'imaginant que l'égalité parfaite règne au sein de cette société prolétarienne. On en est même très loin. Il s'est établi une nouvelle division des citoyens en quatre classes, qui ne va à rien moins qu'à créer, à la longue, des castes profondément distinctes. Cette division est cependant devenue officielle, elle a obtenu l'approbation de l'Etat. — La première classe est celle des travailleurs actifs, *Rabôtschi,* à laquelle appartiennent également les ingénieurs et les autres travailleurs intellectuels du prolétariat. — La seconde classe est celle des *étudiants :* elle ne comprend que les fils d'ouvriers, entretenus par le Soviet de fabrique. — La troisième classe est celle des « servants, » *Slushàschtschi,* et comprend tous les fonctionnaires qui ne produisent pas directement, tels que les conducteurs de tramways, les instituteurs populaires, etc. — Enfin la quatrième classe est celle des ouvriers qui ne sont pas organisés en industries collectives, tels que les horlogers. « A Tichorétzaja, dans le Caucase du Nord, j'ai vu sur une ligne secondaire, des voitures de chemins de fer portant les inscriptions : Pour les travailleurs seuls, — et : Pour les Servants seuls. »

Les membres du parti communiste, qui ne doivent pas gagner plus de 225 roubles par mois, ont toute une série de privilèges : dans les chemins de fer, dans les restaurants, sur les bateaux, dans la distribution des vivres, etc.

Par contre, il faut avouer qu'il se trouve dans la population ouvrière une bonne dose de puritanisme. On se soumet volontiers et sans murmurer aux lois de fer du parti. Le renoncement en faveur du parti, pour la gloire du parti, les sacrifices pour avancer le triomphe du parti, sont choses fort communes. Ces gens qui ont renoncé au paradis que la religion leur promettait, renoncent par surcroît au paradis que le bolchévisme leur annonce pour plus tard. Ils acceptent la souffrance et la privation pour le triomphe de leur idéal. « On ne peut nier que sous le triste voile de la vie quotidienne russe il y ait une bonne part de fanatisme et, si l'on peut ainsi dire, de sombre enthousiasme. Pour l'accomplissement du plan quinquennal, des centaines de milliers d'hommes peinent, s'acharnent et se privent. Les uns le font par conviction communiste, d'autres pour des motifs d'orgueil national, d'autres par force. Des bataillons d'attaque sont organisés, des groupes de jeunes ouvriers surtout, afin de pousser dans les fabriques à la surproduction, par des heures supplémentaires ou par le travail des dimanches. »

Le voyageur reconnaît qu'il y a plus d'abnégation dans le monde soviétique que chez nous. On dépense cet esprit de sacrifice pour des buts absurdes. On travaille et on souffre « pour la plus grande gloire de l'Etat collectiviste. » Les Russes commencent à faire du foot-ball, par exemple, mais le Moniteur officiel des Soviets les avertit que « le sport et la culture physique ne doivent pas être cultivés pour soi-même, mais pour favoriser le développement physique des masses. » Il se déploie actuellement une grande activité dans le domaine artistique, mais il ne s'agit pas ici de créer des œuvres d'art ; on est bien prévenu que l'art doit être cultivé, « parce qu'il constitue une forme d'expression de la vie, au sein de la société humaine. » Il existe un courant très fort contre l'analphabétisme, mais on précise que le peuple n'est pas poussé à l'instruction pour acquérir un plus grand savoir, mais parce que « la lecture permet de communiquer aux masses l'esprit communiste. » Pour la même raison la culture scientifique en grand, à l'aide de machines perfectionnées, n'a pas tant pour but de donner du pain à la population que de « faire pénétrer le socialisme chez les paysans. » Rien n'est fait pour le plaisir ou l'avantage de l'individu, tout doit tendre au bénéfice de l'état collectif. Le voyageur hongrois, dont nous suivons les notes, a lu, dans un restaurant de Moscou, l'affiche suivante : « Travailleurs collectivistes, souvenez-vous que le restaurant collectiviste contribue pour sa part aux plans collectivistes et à l'avènement collectiviste de l'avenir collectiviste. »

On sent que ce mot « collectiviste » en est venu à exercer une sorte de séduction hypnotique sur les masses. Et c'est ici qu'il convient de laisser un instant la parole à Lucien Bourguès, qui, dans l'article précité, a fort bien analysé la magie de ce terme fatidique. Il s'agit bien d'une véritable religion antispiritualiste et antichrétienne, d'une religion marxiste, captant toutes les énergies des individus qui y adhèrent et leur faisant faire d'extraordinaires actes de renoncement.

II

« Théoriquement, écrit Bourguès, le bolchévisme s'est toujours réclamé de la doctrine communiste ; mais, pratiquement, il a abouti à une sorte de théocratie, où la classe privilégiée des propagateurs et défenseurs de la foi domine, forme, exploite et châtie la masse des fidèles. Le dieu au nom de qui tout se fait, tout se commet, s'appela d'abord Karl Marx, mais ce démiurge un peu vieilli fut rapidement supplanté par sa réincarnation : Lénine. Il y a aussi les livres sacrés ;

Ancien Testament : l'illisible *Capital* ; Nouveau Testament : les innombrables volumes des œuvres d'Ilitch. Quant au parti communiste lui-même, il est essentiellement construit sur le modèle d'un Ordre religieux militant : idéologie dogmatique, règle sévère, dévouement sans bornes, obéissance absolue. La hiérarchie y est honorée, et les membres de la communauté ne manquent jamais de se décerner l'épithète de *tovaritchtch,* avec le même air pénétré que les moines quand ils se qualifient de *frères*. Enfin, à Moscou, comme à Lhassa, il existe un Grand Lama : c'est Djougachvili, en religion Staline, qui vit reclus mais tout-puissant, qui nomme tous les prélats et dignitaires et dont l'influence secrète s'exerce sur les plus lointains novices.

« Cet Ordre géant, — qui compte plus d'un million de servants réguliers [1], — a étendu son emprise fanatique sur toute la Russie. Il a pris possession non seulement du pouvoir, de l'administration, de la force armée, mais de tous les biens et de toutes les consciences. Jamais domination matérielle et spirituelle d'une masse par un groupement ne fut plus totale. Tout, absolument tout, est mû par une unique et multiple volonté. Chaque ville, chaque bourg, chaque village a son Staline au petit pied, chef du *goubkom,* du *raïkom,* du *selkom* (Comités communistes locaux), à la fois bonze et mandarin.

« Dès que l'on a discerné ce caractère politico-mystique et théocratique du pouvoir bolchévick, tout s'éclaire. On comprend d'abord pourquoi le peuple russe, qui en souffrait, ne l'a point vomi, malgré les occasions fréquentes qui s'offrirent à l'époque de la guerre civile. Il ne l'a point vomi, parce que ce régime convenait à sa mentalité subtile et primitive, où tout, élans généreux et crimes, est article de foi. Tolstoï, génie littéraire, mais si typiquement russe, et redevenu « moujik, » sentant la mort approcher, ne s'élança-t-il pas sur les chemins du monde, pour quérir, à la minute suprême, la vérité ? »

Bourguès explique pourquoi le socialisme « raisonné » et rationaliste des Milioukof et des Kerensky ne put réussir en Russie. Il ne s'adressait qu'à une petite élite bourgeoise, il ne proposait pour tout idéal que des systèmes politiques empruntés à l'Occident. Mais la masse du peuple russe était trop instinctive et barbare pour embrasser de telles constructions. Les bolchévistes eurent l'astuce supérieure d'offrir au peuple resté le plus religieux de l'univers une mystique nouvelle, une mystique sociale, à base idéaliste, mais grossière et féroce, comme le peuple lui-même. La religion orthodoxe, faite de traditions, de cérémonies, de longs rêves devant les icones, n'a point détruit le fond primitif de la race slave. Elle ne l'a même que médiocrement éduqué. Le bolchévisme parle actuellement beaucoup plus à l'âme russe que ce christianisme abâtardi. « Le moujik, affranchi de la tutelle du *pope*, de l'*ouriadnik,* (agent subalterne de l'administration tsariste) et du *pometchik* (noble latifundiaire), ne pouvait se transformer, du jour au lendemain, en petit propriétaire démocrate et rationaliste. Le *mir,* communauté villageoise à la manière chrétienne, l'avait peut-être préparé au Soviet, mais non au Parlement. »

Pour le dire en passant, on constate ici sur le fait l'utilité extrême de l'instruction populaire. On a souvent accusé l'Eglise catholique de l'avoir volontairement négligée, pour garder son emprise sur les peuples ignorants. Cette accusation est monstrueusement fausse. L'instruction populaire a toujours fait partie des préoccupations dominantes de la hiérarchie ecclésiastique. Encore maintenant, elle fait les sacrifices les plus méritoires, elle demande aux fidèles de la façon la plus pressante de l'aider à remplir sa grande tâche éducative auprès des masses populaires, en ayant grand soin de ne jamais séparer, comme le fait l'enseignement mutilé et tendancieux qui se nomme l'enseignement laïque ou neutre, la formation morale de l'instruction intellectuelle.

Mais le reproche injustement fait à l'Eglise occidentale semble avoir été mérité, en partie tout au moins, par l'Eglise orientale, séparée de Rome. Le peuple russe est resté enseveli dans l'ignorance. Les *popes* le gouvernaient peut-être plus aisément. Mais les bolchévistes ont eu aussi plus d'emprise sur lui. Une mystique brutale, mais active et parlante, s'est substituée à celle de l'Eglise orthodoxe. Cela seul permet de comprendre la durée inusitée de l'expérience bolchéviste.

« Si l'on considère le bolchévisme, dit encore Bourguès, sous un aspect théocratique, on comprend aussi pourquoi il a survécu à tant d'avatars et à tant d'atrocités. Il emprisonne, torture, assassine, non pas au nom d'une puissance temporelle ou de la société, mais au nom d'une justice qu'il croit et déclare supérieure et infaillible. Sur un plan pareil, la vie humaine perd toute valeur, puisque le but suprême n'est pas le bonheur ou la conservation de l'individu, mais uniquement le triomphe de cette justice sociale d'essence quasi-divine.

« On comprend enfin le manque de tolérance complet à l'égard d'autres façons d'agir et de penser, et l'aversion farouche pour toutes les religions établies. La Russie soviétique est sans doute le seul pays du monde où aucune parole ne peut être prononcée en public, aucun écrit ne peut être divulgué, sans l'assentiment des autorités (j'allais dire *ecclésiastiques)* et où tout écart de la doctrine officielle est imputé à crime.

« Des esprits distingués, en France et ailleurs, croient encore aujourd'hui que le bolchévisme fut imposé à coups de trique au pauvre peuple russe, par une bande de traîtres, de monstres et de fous. Cette explication est aussi fausse que puérile. En 1917, Lénine et ses lieutenants ont pris le pouvoir

[1] M. Kühnelt-Leddihn disait tout à l'heure 3 millions. On sait que les chiffres diffèrent suivant les auteurs !

presque sans coup férir, parce que le Gouvernement provisoire l'avait laissé tomber en quenouille et, sans contact profond avec les masses, n'avait point senti que sous la mince couche de l'*intelligentsia* et de la bourgeoisie urbaine, ce qui s'agitait et se cherchait était une brute mystique, l'obscur, fervent et formidable moujik. »

On voit sous quel angle il convient de considérer la Russie actuellement. C'est une véritable ironie des choses de voir un régime si férocement opposé à toute religion tirer toute sa puissance d'un sentiment religieux nouveau, irraisonné et absurde. Nous en revenons toujours à cette constatation que nos précédentes Causeries ont plus d'une fois déjà mise en évidence : ce ne sont pas les questions matérielles qui conduisent le monde, comme le prétend faussement le « matérialisme historique, » mis à la mode par le socialisme, ce sont les problèmes religieux, ce sont les puissances mystiques, ce sont les forces d'idéalisme. Seulement, en dehors de la religion catholique, si admirablement équilibrée, la religion trop souvent ne sert qu'à déchaîner les plus bas instincts de l'homme.

« Cent cinquante millions de rustres, gouvernés par un Ordre de militants, telle est la Russie d'aujourd'hui. Mais il y a la foi, la foi qui transporte les montagnes. Il faut avoir vécu là-bas dans les sombres années de la guerre civile pour savoir les miracles que peut accomplir un sentiment collectif puissant. A plusieurs reprises, sous la pression des Koltchak, des Denikine, des Wrangel, la cause bolchévique paraissait perdue, et elle fut chaque fois sauvée par l'intervention téméraire et fulminante des « bataillons de choc » composés de jeunes et ardents bolchevicks... »

Toutefois, le domaine économique ne se laisse pas aussi aisément pénétrer par la foi, que le domaine politique et militaire. Aussi est-ce là que le bolchévisme a le moins bien réussi. En 1921-1922, la Russie était devenue un désert hanté par la famine et le typhus exanthématique. Lénine voyait s'entr'ouvrir l'abîme devant son parti. Le communisme intégral avait conduit le pays au bord de la décomposition. Il eut un sursaut de bon sens. Il lâcha le communisme et imposa la N. E. P., c'est-à-dire la Nouvelle Economie Politique avec la même vigueur qu'il avait mise à abattre le régime capitaliste. Il fut obéi religieusement. Les bataillons de choc se ruèrent à la reconstruction avec le même élan que naguère à la destruction. Sans capitaux, sans machines, sans ouvriers spécialisés, on remit en train l'industrie. La catastrophe fut évitée. Les citadins, les paysans, dont le nouveau régime réclamait les initiatives individuelles, à côté des grandes entreprises nationalisées, ne refusèrent pas leur concours. Si Lénine avait vécu, on peut croire que la Russie aurait été remise à flot complètement. Sa mort arrêta l'élan donné au pays.

« On peut penser ce que l'on voudra de la doctrine, poursuit Bourguès, Lénine était un vrai chef religieux et un fin politique. Il possédait au plus haut degré l'intuition des tendances populaires et des circonstances. Il savait manier les masses et s'adapter aux courants. Sa ferveur communiste n'était point aveugle, et il n'hésitait pas, quand il le fallait, à tempérer la pureté glaciale des théories par un opportunisme chaleureux et vivant. »

Lénine au surplus visait encore, en même temps que le triomphe du parti, le bien-être de la Russie. Les militants à cette époque étaient des enthousiastes, des ascètes, et non des bénéficiaires ignorants. Après lui, tout a changé. Ses successeurs dominent la Russie. Le parti est devenu la fin ultime à laquelle tout est subordonné et pour la gloire de qui le pays tout entier doit travailler. « Au-dessus de la misère générale réalisée (au lieu de la richesse promise) s'est formée une caste de privilégiés, politiquement, socialement, économiquement : les membres du parti. Un citoyen ordinaire, sur un simple geste du Guépéou, peut être privé de son gagne-pain, arrêté, déporté, exécuté. Mais, fût-il le dernier inscrit de la plus lointaine cellule de Sibérie, un membre du parti est, contre de telles mésaventures, abondamment protégé. Il sera puni, peut-être, s'il commet un vrai délit, mais maintes peccadilles lui seront pardonnées, et il ne saurait, dans tous les cas, être victime d'une criante injustice. »

Le livre de M. Boris Bajanov : *Avec Staline dans le Kremlin* [1], a bien montré comment actuellement il ne reste plus des anciens Soviets qu'une façade. Tout le pouvoir est concentré entre les mains du parti et appartient pratiquement au secrétaire général. Staline est plus puissant que ne fut jamais le tsar. Lénine avait deux titres : président des Soviets et chef du parti communiste. Il avait par suite le pouvoir occulte et le pouvoir apparent. Mais Staline ne possède aucune charge importante dans la hiérarchie des Soviets ; il n'est que le Secrétaire général du parti communiste. Cela lui suffit pour régner en maître absolu sur l'immense empire de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie. « Ce simple détail mesure la différence entre le bolchévisme large de Lénine et le sectarisme despotique de Staline. »

La N. E. P. est morte avec Lénine. La Russie faisait encore figure de grande puissance à l'époque de la Conférence de Gênes. Ses relations avec les autres pays apparaissent maintenant d'une stérilité pitoyable. « Du reste, depuis deux ou trois ans, l'U. R. S. S. n'a plus à proprement parler de politique extérieure. Ses ambassadeurs s'enferment dans leurs ambassades, maussades et constipés, et les diplomates étrangers à Moscou ne savent comment tromper leur ennui... Caucasien ignare, Staline n'a pour l'Occident que du mépris. »

Le secret de la durée d'un tel régime, c'est qu'il repose sur une foi. Cette foi est absurde ; c'est une

[1] Un vol. in-16, 15 f. (1930) ; aux Editions de France, 20, avenue Rapp, Paris 7e

sorte d'abominable superstition, avec un appel violent à toutes les rancunes accumulées dans un peuple trop longtemps exploité, à tout l'orgueil que donne la domination d'une caste nouvelle. Mais c'est une religion. Et c'est sous cet angle qu'il faut l'envisager si l'on veut faire quelques prévisions d'avenir à son sujet.

Depuis 1928, le régime joue sa dernière carte. Il s'agit de savoir si elle réussira. C'est le fameux *plan quinquennal*. Rappelons sommairement de quoi est formé ce fameux plan.

III

Le P. du Passage a étudié ce plan et son application, dans un excellent article des *Etudes* (20 février 1931), sous ce titre : « Une Evolution dans la Révolution. Les Soviets et le plan quinquennal. »

Le plan quinquennal, conçu en 1927, mis au point en 1928, doit avoir obtenu tous ses effets en 1933. Avant de considérer ses dispositions matérielles, il convient de noter d'abord son soubassement théorique.

A la mort de Lénine, en 1923, les résultats de la N. E. P. se traduisaient par une réapparition des fortunes privées, au moins dans l'agriculture, car l'industrie demeurait à un stade inférieur, faute de capitaux et de machines. Les révolutionnaires purs ne voyaient ces résultats que d'un mauvais œil. Il ne leur suffisait pas de prendre toutes les mesures vexatoires possibles à l'égard des nouveaux riches, appelés les *nepmen* ou *koulaks*. Trotzky fut l'un des plus acharnés contre la politique de concession inaugurée par Lénine. Il reprocha à Staline, son successeur, de ménager les bourgeois enrichis par la N. E. P. ou les paysans aisés (koulaks). Il déclama contre le manque d'énergie d'un gouvernement qui permettait de telles entorses à la logique égalitaire et communiste.

Il l'accusa surtout de viser à l'établissement d'un socialisme purement national et de se désintéresser du triomphe de la révolution universelle.

Staline s'est formellement dressé contre ces reproches. Il a donné ses explications, lors du XVI[e] Congrès du Parti communiste, en 1930 (28 mai).

Il avoue qu'il a cru des concessions provisoirement nécessaires. Mais il se défend victorieusement en rappelant que Lénine n'avait pas été d'un autre avis. Il estime que la Nep a sans doute permis à certaines fortunes de s'édifier, mais elle a donné aussi au collectivisme le temps et les moyens de se fortifier et de triompher. « Que serait-il advenu, écrit-il, si nous avions écouté les opportunistes de gauche du groupe Trotzky-Zinovieff et si nous avions commencé l'offensive en 1926-1927, lorsque nous n'avions aucune possibilité de remplacer la production des koulaks par celle des *kolkhoses* et des *souvkhoses* ? »

Ces deux derniers termes représentent des modes de socialisation de la terre. Les *kolkhoses* sont une organisation coopérative d'exploitation agricole. Dans ce système, les paysans abandonnent la propriété de leurs terres, ils les mettent en commun. Ils ne gardent que la propriété de leurs maisons, jardins et animaux. Le travail est dirigé par des spécialistes. Les paysans sont payés à la journée. Le bénéfice net de l'exploitation se partage entre les participants, au prorata de leur apport en terre et de leur travail dans le domaine collectif.

Les *souvkhoses* constituent un stade plus élevé du passage à la propriété collectiviste. Ce sont des fermes d'Etat, cultivées sur d'immenses étendues, aux frais et au bénéfice de la société bolchéviste.

Staline veut que ces deux modes d'organisation arrivent à supplanter partout et définitivement la propriété paysanne. Il ne semble pas que les paysans se soumettent de bon gré à cette absorption progressive. Staline a dû blâmer, au cours de 1930, les procédés trop expéditifs de certains sous-ordres pressés d'aboutir. On assure que certains paysans ont profité de ce léger relâchement pour quitter le régime des *kolkhoses*. Mais c'est reculer pour mieux sauter. La socialisation de la terre est en marche. Bon gré mal gré, elle doit s'accomplir.

Déjà 12 millions d'hectares ont été affectés à l'exploitation étatiste des *souvkhoses*. Ils doivent être mis en rapport en trois ans, selon les procédés de la grande culture. Quatre millions et demi sont déjà en plein rapport. Les fermes domaniales sont énormes : 30.000, 60.000 hectares, on en cite une de 200.000 hectares. La récolte en 1930 a été, défalcation faite du grain consommé par les 110.000 ouvriers et la semence, de 650 000 tonnes de blé. Les résultats semblent très probants, car les frais ont diminué d'un tiers, et le rendement a passé de 46 pouds à l'hectare à 56 [1]. Pour donner un terme de comparaison, notons que dans nos bonnes régions de la Limagne un hectare produit, en année moyenne, 150 mesures de froment, dont la moitié représente les frais d'exploitation, nourriture des ouvriers et semence. Ce serait donc, en termes russes, 75 pouds à l'hectare de produit net.

Quant aux *kolkhoses* ou cultures en coopératives, elles avaient absorbé, en août dernier, 30 % des anciennes exploitations privées, soit 36 millions d'hectares. « Cela signifie une étendue égale à celle de la France et de l'Italie réunies, cela prouve qu'en trois ans les *kolkhoses* ont multiplié quarante fois le champ ouvert à leurs expériences. »

Il est clair que dans un pays essentiellement agricole, comme la Russie, ce sont là des résultats énormes. Mais tout cela n'est qu'une préface du plan quinquennal.

Ce plan vise à transformer la Russie en grande puissance industrielle et à lui donner les moyens

[1] Le poud pèse 16 kg., environ le poids du double-décalitre ou mesure de froment, chez nous.

de ruiner toute concurrence capitaliste. A cette condition seulement on aura en main le levier formidable qui permettra de soulever l'univers et d'y réaliser la révolution collectiviste, que nul ne doit perdre de vue.

C'est ici que Staline réfute le second grief de Trotzky, celui d'oublier « la marche de la révolution prolétarienne dans le monde entier. » Il retourne audacieusement le reproche contre son adversaire. Il soutient que Trotzky se croyait incapable de renverser le capitalisme sans recourir à la révolution globale. Staline est convaincu, au contraire, qu'il était nécessaire d'abord de socialiser parfaitement la Russie pour déclancher ensuite, sans craindre aucun obstacle, la révolution universelle. C'est une différence radicale des points de vue. Pour l'un, il fallait intensifier la propagande révolutionnaire. Pour l'autre, cette propagande ne peut aboutir à rien tant que l'on aura à offrir aux peuples que des promesses et des théories. Mais si l'on présente au monde le spectacle décisif d'un triomphe de l'économie socialiste dans un vaste pays, comme la Russie, on aura plus fait pour le bolchévisme universel que tous les sermons marxistes. De plus, le triomphe de l'exploitation collectiviste doit donner à la Russie d'énormes ressources, pour mener la lutte contre le capitalisme bourgeois. Enfin, la continuation du système doit aboutir à un écrasement de toute concurrence capitaliste et à un torpillage irrésistible de l'économie à base capitaliste.

Staline souligne avec satisfaction les résultats obtenus : « En 1929 1930, dit-il, la part de l'industrie, d'après les données connues, ne sera pas inférieure à 53 % (du rendement total du pays) et celle de l'économie rurale ne dépassera pas 47 %. Cela signifie que la production industrielle commence déjà à dominer la production agraire, et que nous nous trouvons à la veille d'une transformation d'un pays agricole en pays industriel. »

L'industrie russe est en voie de socialisation complète également. Depuis 1926, les capitaux investis dans les entreprises socialisées auraient plus que triplé, tandis que les capitaux des entreprises privées auraient diminué d'un cinquième. Les survivants de la N. E. P. ne produisent plus que 80 % de ce qu'ils produisaient alors, tandis que l'industrie collectiviste a doublé sa production en trois ans.

Les préoccupations et l'effort des gouvernants vont surtout à l'industrie lourde : mines, pétroles, constructions mécaniques, machines agricoles, installations électro-techniques. On affirme à qui veut le croire que la marche est si rapide, en ce sens, que l'on est en avance sur les prévisions du plan quinquennal. Ainsi, en 1929-1930, on a déjà atteint 83 % du chiffre que l'on visait pour 1932-1933. L'industrie mécanique est arrivée à rendre 70 % de ce qu'on attend d'elle pour la date finale ; la construction des machines agricoles, 60 %. Mieux encore, les installations électriques auront réalisé en trois ans le programme fixé pour les cinq ans.

Pour donner à ces chiffres toute leur valeur, il faut encore recourir à des comparaisons. Staline reconnaît qu'il ne faut pas confondre le rythme de l'évolution avec le niveau auquel on est arrivé. Exemple : la production d'énergie électrique a augmenté en Russie, entre 1924 et 1929, de 600 % ; aux Etats-Unis, dans le même temps, elle n'a augmenté que de 181 %. Cela n'empêche pas que la Soviétie ne peut aligner que 6.465 millions de kilowatts-heure en face de 126.000 millions aux Etats-Unis. Elle est donc à environ 5 % seulement de l'équipement électrique d'un pays moins peuplé qu'elle ne l'est ! Même l'Italie l'emporte sur elle avec 10.850 millions de kilowatts-heure.

Il y a encore beaucoup de chemin à faire. Mais Staline annonce la victoire comme certaine, à condition... de persévérer. C'est toujours la foi qui agit ! Staline se sert de l'orgueil patriotique et de l'orgueil prolétarien tout ensemble. Il montre aux Russes tous les autres pays atteints de tares économiques plus ou moins irrémédiables. Il prophétise l'agonie prochaine du capitalisme. Celui-ci est condamné par sa nature même à produire toujours plus. Or, les débouchés se ferment. Donc, le régime capitaliste marche fatalement à la surproduction, c'est-à-dire à la ruine. En regard de ce régime moribond, le système communiste instauré en Russie a un avantage formidable, selon Staline. Il est « organisé et conscient. » Il ne va pas à l'aveugle. Il est guidé prudemment, grâce à une « autocritique, » qui sans cesse corrige la routine des bureaux, redresse, adapte, tourne les obstacles à franchir et utilise au maximum l'effort humain qu'il commande. La discipline du parti, force irrésistible, donne à l'organisation communiste une supériorité écrasante !

En tête marchent les « brigades de choc, » qui, soit à la campagne, soit dans les usines, déclanchent le travail, entraînent les hésitants, suscitent « l'émulation socialiste. » C'est ainsi que l'entreprise des *kolkhoses* avait à sa tête « 25.000 ouvriers d'avant-garde, » qui, paraît-il, ont fait merveille.

Enfin, l'U. R. S. S. possède, grâce au système établi, le « nerf de la guerre, » l'argent nécessaire à la campagne décisive qu'elle mène. Le rapport de Staline ne cache pas les ressources dont le dictateur dispose. Il donne des chiffres. L'Etat soviétique, devenu seul propriétaire de la fortune publique, est à la tête d'un revenu annuel de 500 milliards de francs. Il affecte la moitié de cette somme à la consommation et aux services publics. L'autre moitié finance la transformation économique poursuivie dans le plan. On demande au pays un immense effort. Mais une fois l'équipement du pays terminé, l'ère des restrictions sera finie et l'on récoltera les fruits des sacrifices accomplis. En attendant, comme l'Etat soviétique a beaucoup à acheter au dehors : matières premières, produits fabriqués, services techniques, etc., il lui faut

beaucoup de devises étrangères ou d'or. Pour se les procurer, il lui faut vendre beaucoup. Pour vendre à coup sûr et vite, il vend à des prix défiant toute concurrence. Il tire de là double avantage : il acquiert les devises nécessaires, il jette le désordre dans l'économie capitaliste, il fait baisser les prix, et il profite lui-même de cette baisse pour se procurer ce dont il a besoin. C'est la raison du *dumping* que dénoncent les pays capitalistes, et qui s'explique à la fois par les motifs que l'on vient de dire et par la baisse du prix de revient en pays soviétique, puisque les salaires sont comprimés au minimum.

Staline reconnaît pourtant que le plan ne se déroule pas sans obstacle ni difficulté. Il accuse les éléments contre-révolutionnaires de la Russie de mettre des bâtons dans les roues, de n'accepter pas la discipline imposée par le parti. Il vante les jeunes dont l'enthousiasme et l'élan mystique sont le meilleur facteur de succès, mais il a des paroles amères contre les *bourgeois*, en général les agriculteurs dépouillés, qui s'entêtent à ne pas comprendre leur bonheur !

Dernièrement, on a pu voir un spécimen des déceptions du parti. La police russe, le *Guépéou*, « avait découvert un centre actif de sabotage et d'espionnage, dirigé contre l'économie soviétique et la réalisation du plan quinquennal. L'affaire s'est jugée à grand fracas, on pourrait dire à grand spectacle. L'acte d'accusation impliquait, comme complices des huit principaux incriminés, MM. Poincaré et Briand !

« Mais les journalistes étrangers, qui ont assisté aux audiences, ont conçu de forts doutes sur la sincérité des figurants. La scène leur a paru truquée. Les inculpés ont avoué leurs torts avec une abondance et une contrition qui ont paru suspectes. Ils ont renchéri sur leurs accusateurs, proclamé leur faute avec frénésie, reconnu l'excellence du système qu'ils avaient eu la folie de combattre ! »

Le principal coupable était le professeur Ramzine. Son propre fils est venu, — le charmant jeune homme ! — réclamer du tribunal une punition capitale pour son père. Le coupable aurait avoué son crime, d'après le journal communiste *L'Humanité*, dans les termes extraordinaires que voici : « Je ne pense pas à me défendre, parce que mon activité destructrice et ma trahison sont évidentes. Je voudrais que ce procès eût pour résultat de percer à jour les puérilités des tendances contre-révolutionnaires et qu'une fois pour toutes il fût mis fin à toutes les tentatives effectuées par certains ingénieurs et techniciens pour entraver l'édification socialiste dans l'U. R. S. S. »

Voilà un criminel que son repentir exemplaire ne pouvait manquer d'innocenter. De fait, le procès s'est terminé par un verdict portant peine de mort, mais qui fut aussitôt commué en 10 ans de prison, avec confiscation des biens. Il y a de grandes chances pour que la peine soit allégée encore. Il ne serait pas surprenant que tout ceci ne soit qu'un scenario arrangé pour le public, afin d'entretenir son zèle et de faire au plan quinquennal une retentissante réclame.

Ce que l'on est bien contraint d'avouer, c'est la pénurie, en Russie soviétique, de contremaîtres expérimentés, d'ouvriers qualifiés et d'ingénieurs. Cela ne s'improvise point. On a pourtant monté des écoles professionnelles, mais cela ne remplace ni les patients apprentissages, ni les traditions acquises. Les rapports officiels déplorent les lacunes dans la science technique des exécutants, lacunes qui sont de nature à compromettre les résultats désirés.

Enfin, « à côté de l'impéritie, faut-il noter une négligence, une vraie malhonnêteté dans les services ? Sous la règle communiste, les intérêts particuliers continuent-ils à mener leur jeu, même en trichant d'une façon large ? Sur ce point délicat ou indélicat, le rapport des Soviets est discret. Il préfère stigmatiser la lenteur de certains bureaux, les routines ou les erreurs subsistantes, il jette un voile sur les détournements et les gabegies. En sorte que nous avons peine à en mesurer l'étendue. »

Et la conclusion de tout cela ? Que pensent les observateurs qualifiés ? Le plan quinquennal a-t-il, oui ou non, des chances de réussir ?

Les avis sont partagés. Un écrivain très averti, M. J.-G. Balet, qui a publié dans l'*Européen* du 10 décembre 1930 une étude très documentée sur ce point, après avoir noté les graves réserves que peuvent faire le moraliste et le sociologue sur le but et les procédés des Soviets, les critiques que peut se permettre l'économiste sur l'agencement et l'exécution de ce plan, croit à un succès au moins relatif. Il évoque des retentissements plausibles dans tous les domaines.

Par contre, le comte Kokoutsof, qui suit aussi de très près les problèmes russes dans la *Revue des Deux Mondes*, annonçait naguère (15 janvier 1931) « L'Echec du plan quinquennal. » Les arguments qu'il apporte sont très forts. Il dénonce le caractère utopique de ce plan. « L'histoire du développement économique dans les pays les plus avancés et l'évolution industrielle de la Russie dans le passé, écrit-il, prouvent qu'il est impossible de créer d'un seul coup une industrie complète. » Le gouvernement soviétique conduit par l' « inculte, ignorant et brutal » Staline, ne sait rien de la loi de l'évolution économique d'un peuple. La nature ne procède point par sauts. Il ne suffit pas d'avoir des machines, il faut avoir des gens pour les faire marcher, les entretenir, les perfectionner. Il aurait fallu procéder avec sagesse, en tenant compte des leçons de l'expérience, outiller la Russie progressivement, en commençant par les choses les plus communes et les plus faciles, qui lui manquent encore. On a voulu la doter d'industries qui n'existent parfois même pas dans les pays les plus avancés ! On a créé des usines pour la construction de métiers à tissage, de tracteurs et d'automobiles. Un seul exemple

suffit à montrer ce qu'il y avait d'insensé dans cette façon de décréter le progrès d'un trait de plume sur le papier à coup de *prikases :* la *Vossiche Zeitung* du 14 septembre 1930 a publié un article très intéressant de son correspondant de Moscou, Sven von Muller. Celui-ci relate ses impressions, à la suite d'une visite à l'usine de tracteurs de Stalingrad (Tzaritzine), qui a coûté des dizaines de millions : « Après la visite des énormes bâtiments de l'usine, nous avons demandé à voir les tracteurs construits par l'usine. Après quelques hésitations, notre guide, avec une répugnance visible, nous a menés dans l'atelier de réparations, où se trouvaient les dix seuls tracteurs construits : aucun de ces dix tracteurs ne peut être mis en marche. On nous a dit que cela provenait de la mauvaise qualité de la fonte et parce que l'huile et le carburant manquaient. On est abasourdi, quand on voit cela. D'un côté, le peuple tout entier ne mange pas à sa faim, pour pouvoir fournir à l'Etat les millions de roubles nécessaires à l'achat des machines, et de l'autre côté, les commissaires du peuple croient que les 7.200 ouvriers, dont 65 % sont des jeunes ouvriers sans expérience technique, et 35 % des femmes et jeunes filles, pourront s'approprier les méthodes de Ford, qui sont le produit de l'expérience de nombreuses générations. Messieurs les commissaires savent-ils que les tours américains perfectionnés des usines Ford ne dureront pas plus de quinze jours entre les mains d'un ouvrier mal formé ? »

Tout le système est à l'avenant. On a construit à Panteleimonovo une usine de briques réfractaires qui devait être la plus grande du monde entier. La commission qui l'a visitée déclare que, « pendant les six mois de son travail, l'usine n'a pas produit une seule tonne de briques utilisables. »

Alors que l'on engloutit des milliards de roubles pour construire d'immenses usines, des centrales électriques, un outillage compliqué inutilisable, le peuple russe manque de plus en plus de cotonnades, de lainages, de vêtements confectionnés, d'objets en cuir, d'ustensiles domestiques, de verres de vitre. Et tout ce que péniblement l'industrie nouvelle arrive à fabriquer est de très mauvaise qualité. Si l'on parvient à augmenter la production de 15 %, cela fait très bien sur une statistique, et on publie immédiatement ces chiffres encourageants. Mais si les tissus fabriqués durent 30 ou 40 % de moins qu'auparavant, où est le bénéfice ? Enfin, le comte Kokoutsof estime que les chiffres eux-mêmes des statistiques sont truqués.

Il conclut, peut-être avec un peu de précipitation : « Sans doute de grands événements sont proches et un jour viendra où le flot montant de la colère populaire engloutira le régime qui a asservi moralement et matériellement le peuple russe. » L'écrivain prend peut-être ici ses désirs trop légitimes pour la réalité.

Le P. du Passage n'est pas aussi catégorique : — « Désespoir ? écrit-il, est-ce le mot qui caractérise les sentiments des Soviets dans leur tentative actuelle ? Du moins, ils ont l'impression de jouer quitte ou double. S'ils gagnent, ce n'est pas seulement le « capitalisme » qu'ils briseront sur les enclumes qu'ils sont en passe de forger... La civilisation chrétienne est directement menacée par les marteaux monstrueux et les faucilles géantes qui ont pris là-bas le sens et la portée d'emblèmes dévastateurs. Et sans doute un régime qui va contre les instincts profonds de la nature ne saurait être définitivement viable. Le rêve bolchéviste est formé des éléments d'anciens cauchemars qui n'ont pas réussi à dominer la réalité. Mais les crises et les soubresauts qu'il peut provoquer, avant que la nature reprenne ses droits, sont un des grands malheurs qui menacent l'humanité. »

Lucien Bourguès n'est pas plus affirmatif : — « Est-ce à dire, écrit-il, que le régime bolchévick soit prêt de s'écrouler ? La longue expérience que j'ai des choses russes m'a jusqu'à présent prémuni contre les faux espoirs. On renverse facilement un ministère, on liquide parfois sans douleur un monarque, mais il est bien plus difficile de secouer le joug d'une théocratie. Les pontifes de toutes couleurs ont la vie dure. Il est évident que si les 148 millions de Russes non-bolchévicks se dressaient brusquement contre les légions communistes de Staline, ils n'en feraient qu'une bouchée. Mais les 1.200.000 membres du parti sont là qui veillent, nuit et jour, constamment sur le qui-vive, malgré treize années de domination, toujours prêts à réprimer l'émeute et à trancher dans le vif. A Moscou, pour une population d'un million, il y a 120.000 communistes qui, sur un simple coup de téléphone du Comité régional, sortiraient aussitôt en armes dans la rue et auraient raison même d'un soulèvement de l'armée rouge. Au surplus, le parti et le Guépéou disposent de troupes spéciales *(tchons)* triées sur le volet, supérieurement armées, et qui, comme chez nous les pompiers, bondissent sans délai, pour étouffer le moindre commencement d'incendie. Une sédition n'aurait de chances sérieuses de réussir que si elle éclatait au sein même du parti. En d'autres termes, pour mettre l'Eglise rouge en péril, il ne faudrait rien de moins qu'un schisme puissant. Des tentatives d'hérésie se sont d'ailleurs déjà produites. La plus célèbre de toutes est celle de Trotzky. Mais jusqu'à présent elles ont toutes avorté. C'est que le Guépéou a l'oreille extrêmement fine et les *tchons* sont là pour sévir... Pourtant le ver est dans le fruit. La décomposition ronge les sommets du parti bolchévick. Une ère de changements s'annonce sinon dans les choses, du moins dans les personnes. Il faut s'attendre non pas à des émeutes de rues, mais à une révolution de palais. Nous sommes à Potala : de l'ombre des cellules se prépare peut-être à surgir un nouveau dalaï-lama. »

IV

Revenons à notre voyageur hongrois, M. von Kühnelt-Leddihn. Nous l'avons quitté pour étudier le caractère mystique du bolchévisme. Suivons-le de nouveau pour connaître les particularités de l'existence dans l'immense couvent communiste qu'est devenue la Russie.

Au centre du système se trouve la fabrique. Elle est l'ennemie mortelle de la vie de famille. La semaine, en Soviétie, a 5 jours. On travaille 4 jours et on se repose le cinquième. Mais les directions d'usines s'arrangent pour que les membres de la famille ne soient jamais libres le même jour : lundi, ce sera le père, mardi, la mère, mercredi, la fille, et ainsi de suite. Pour éviter qu'ils puissent se retrouver, on a inventé le système des heures supplémentaires. Seraient-ils libres ensemble, on trouve moyen d'occuper l'un le matin, l'autre le soir, un troisième la nuit.

Les conditions d'habitation étant déplorables, plusieurs familles logent ensemble dans le même taudis, et parfois dans la même pièce. Il existe des dortoirs d'hommes et de femmes, où l'on s'entasse par centaines... Les Russes supportent ces incommodités avec une passivité résignée. On les trompe d'ailleurs par des démonstrations ostentatoires. Ainsi, à Tiflis, on a construit une usine électrique qui produit un surcroît énorme de courant ; on a donc établi des arcs de lampes tous les deux mètres dans la cité, on a inondé, submergé la ville dans la lumière et on a proclamé insolemment : « Nous avons vaincu la nuit ! »

Et cette grossière publicité en impose aux masses.

Tout est organisé pour inculquer le communisme à la population. Voici, par exemple, à Moscou, un cercle de jeunes communistes. Ils se réunissent autour d'une table. L'un d'eux bat la mesure, un autre joue d'un instrument de musique, un troisième donne le signal de la danse. On danse des danses russes, cosaques ou nationales. Un gramophone lance des phrases de propagande, sur le ton de la musique. Tous les danseurs les répètent en chœur. Par exemple : « Venez, camarades, venez, nous allons remplir le plan quinquennal en quatre ans ! » Ce n'est pas très poétique, mais le système est excellent pour abrutir et griser la jeunesse. Les phrases deviennent de plus en plus courtes, la danse plus rapide, la musique plus sauvage et plus excitante. Finalement, tous les danseurs hurlent des mots sans suite dans la nuit, le front mouillé et les cheveux tombants. Le contenu des phrases chantées est gravé comme une obsession pour jamais dans les cerveaux des assistants et surtout des participants. On l'entend pendant des jours entiers. C'est le système des derviches hurleurs combiné avec celui des derviches tourneurs. On pourrait appeler ces jeunes gens « les derviches du bolchévisme. »

En ce qui concerne la morale sexuelle, il s'est produit une certaine amélioration en Russie. L'Etat s'est rendu compte rapidement que la théorie communiste tendait à la dépopulation. L'avortement légal est donc toujours permis, mais on a pris des mesures pour en détourner les femmes. Un film russe, intitulé « Hygiène de la Femme, » montre des centaines de mètres de visages de femmes tordus par la douleur pendant l'opération légale de l'avortement, et à la suite les joies de la maternité sont chantées dans des centaines de prairies fleuries où jouent des enfants. — Le divorce demeure très facile à obtenir. Le nombre des divorces est devenu si élevé que les statistiques n'en parlent plus. On se marie très jeune, on fait divers essais, puis on reste sur l'expérience qui semble avoir le mieux réussi. — Il est remarquable que l'érotisme est sévèrement banni au dehors, dans l'affiche, les mœurs, les attitudes publiques dans toute la Russie. L'érotisme est réputé une tare de la bourgeoisie. D'innombrables caricatures stigmatisent le relâchement moral de l'amour libre des « bourgeois. » On représente ces derniers comme des porcs irresponsables. Beaucoup de gramophones exposent la théorie du « verre d'eau, » suivant laquelle le commerce charnel n'a pas plus de résultat que le fait de boire un verre d'eau et doit être dédaigné de même.

Au cercle « Dinamo, » raconte notre voyageur, il a trouvé, à maintes reprises, des membres de la Société des Athées. Leur mentalité est à peine croyable. On peut discuter là par les arguments les plus primitifs. Un athée expose qu'il ne croit pas en Dieu parce qu'il ne l'a jamais vu. On lui objecte qu'à ce compte il ne devrait pas croire à l'Australie. L'objection n'est pas très forte. Il en est pourtant désarçonné. Il ne semble pas l'avoir jamais envisagée ! C'est une impression étrange, pour un catholique cultivé, de tomber dans ce milieu saturé des insanités du matérialisme puéril du XIXe siècle. Les plus intelligents bolchévistes partagent cette mentalité primaire. Et pourtant ils considèrent la science beaucoup plus comme un moyen que comme une fin. La science est sévèrement contrôlée. Le moindre écart de la ligne générale d'Enseignement d'Etat est châtié sans pitié par la Tcheka, ou police gouvernementale. Il suffit qu'un ingénieur laisse voir qu'il conserve des sentiments religieux pour être immédiatement privé de sa place. La Russie se croit à l'avant-garde du progrès, parce qu'elle est enlisée dans l'ornière d'un matérialisme entièrement périmé !

La haine du bolchévisme contre la religion vient surtout de ce que le bolchévisme est lui-même une religion. Il redoute la concurrence. Il veut posséder tout l'homme et ne supporte pas qu'une parcelle lui en échappe. C'est l'étatisme monstrueux poussé à l'extrême. Une foi religieuse serait déjà un commencement de liberté par rapport à son emprise féroce. Il faut donc détruire à tout prix tout reste de religion dans le peuple. Les églises sont grevées d'impôts écrasants. Il en

reste encore environ deux cents à Moscou. Les prêtres sont réduits à la mendicité. Considérés comme des êtres « improductifs, » ils ne reçoivent pas de cartes de vivres. Ils ne peuvent être nourris que par la charité des fidèles. Malheur au membre du parti ou au fonctionnaire qui serait suspect de favoriser la religion ! L'Etat est censé neutre ; mais le parti communiste affiche un anticléricalisme forcené, qui est lui-même la religion du parti. Comme l'a dit Dostoïevsky : « personne ne devient plus aisément athée qu'un Russe. Mais nous ne devenons pas simplement athées. Nous croyons à notre athéisme comme à une religion nouvelle, sans remarquer que l'objet de notre foi est le néant ! »

Seulement, cette religion du néant ne durera que jusqu'à l'anéantissement de son adversaire. Alors, sans doute, elle enfantera de nouveau un régime et une foi viables. Puisse-t-elle alors comprendre les fautes qui ont amené la catastrophe actuelle et comprendre qu'il n'y a pas de vie sociale sans morale, pas de morale sans religion, pas de religion vraie et féconde en dehors de celle du Christ, confiée à la garde du successeur de Pierre !

V

Quittons la Russie, qui ne nous offre pas un spectacle bien réjouissant, pour fixer nos regards sur une autre vision qui n'est pas non plus particulièrement agréable. Il s'agit en effet de cette triste et vilaine affaire Turmel, dont tous nos lecteurs connaissent les détails lamentables par les journaux catholiques, et dont le vaillant Louis Saltet nous apporte en quelque sorte l'épilogue, dans un article du *Bulletin de Littérature ecclésiastique* (janvier-février 1931), intitulé : « *Un roman inexcusable : Mgr Batiffol et l'abbé Turmel, par M. Félix Sartiaux.* »

M. Sartiaux s'est fait une spécialité, qui est de s'informer de la théologie auprès des prêtres sortis de l'Eglise. Il a publié à la librairie de Rieder, en 1926, un petit livre prétentieux et injuste, inexact au dernier point : *Foi et Science au Moyen-Age.* Il vient de donner dans la revue *Europe*, du 15 janvier 1931, une étude qui a ce titre : *Une grande figure d'excommunié : Joseph Turmel.* Il paraît que dans un certain monde il suffit d'être excommunié pour être « une grande figure. » Un homme, un prêtre a prêté des serments contraires à la vérité. Il s'est dérobé sous des pseudonymes, il a violemment et perfidement attaqué tout ce qu'officiellement et publiquement il faisait profession de vénérer et de croire. On met au jour ses supercheries, on le convainc de parjure redoublé, on démontre qu'il trahit depuis des années l'Eglise qu'il affecte de servir. On l'excommunie. Et il se trouve des écrivains pour le qualifier de grand !... M. Sartiaux n'est pourtant pas le premier venu. C'est, nous apprend M. Saltet, un « éminent ingénieur des Chemins de fer de la Cie du Nord. » Il doit savoir ce que c'est que la sincérité. Il doit avoir des notions au moins communes de droiture et de jugement moral. Or, il se laisse aveugler à un point qui soulève l'indignation trop légitime de M. Saltet. Son article renferme, nous assure M. Saltet, des « inexactitudes véritablement énormes. » C'est un acte de salubrité publique de les dénoncer et de les réfuter.

D'abord quelques détails biographiques. M. J. Turmel est né à Rennes, le 13 décembre 1859. Il est entré au Grand Séminaire de Rennes en 1876, a été ordonné sous diacre le 18 décembre 1880. Il fut deux ans étudiant de théologie à l'Institut catholique d'Angers (1880 82). Il a été l'élève du P. Billot, qu'il s'est efforcé de ridiculiser plus tard, en se cachant sous le pseudonyme de Perrin. Il lut ensuite, sur les indications de son professeur d'Ecriture Sainte, les cent premières pages du second volume du Commentaire de Gesenius sur Isaïe. Il disait plus tard à Houtin que ce furent « les premiers coups de bélier qui frappèrent les murailles de son temple. » Ordonné prêtre le 3 juin 1882, il occupa, depuis octobre de la même année, la chaire de théologie dogmatique au Grand Séminaire de Rennes.

« La lutte décisive, dit M. Sartiaux, commença en 1884, à 25 ans, quand il étudia les *Juges*, les *Rois*, le *Pentateuque, Daniel*, puis le commentaire de Reuss. L'effet fut désastreux... Le duel dura deux ans. Tout l'édifice de sa foi croula... « La ligne de faîte, dit une de ses lettres, se place le 18 mars 1886, jour où je m'avouai à moi-même que je n'avais plus la foi. » C'était un an après Loisy, qu'il ne connaissait pas, à peu près au même âge... Il n'a ouvert Renan qu'en 1885, et Voltaire en 1886. »

Il resta pourtant professeur de théologie dogmatique jusqu'en 1892. On sait qu'à cette date il fut destitué pour avoir « déclaré à quelques-uns de ses élèves ne pas croire à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. »

Mais il dut livrer ses cahiers, au nombre d'une trentaine, dont chacun d'environ deux cents pages. Au bout de quelques mois on lui en rendit sept. Les autres, contenant environ 5.000 pages de travaux, furent brûlés. Il obtint de dire la messe dans une œuvre hors cadre, dirigée par le prêtre qui lui avait commencé le latin. Après quinze mois, en décembre 1893, il fut nommé aumônier des Petites Sœurs des Pauvres et resta tel jusqu'en 1903. A cette date, il demanda à être déchargé de cette fonction et obtint la permission de dire la messe dans une chapelle de Carmélites, laissée vacante par le départ de ces religieuses, au temps des expulsions de Combes. Il avait aussi le droit de confesser dans cette chapelle. Il resta dans cette position de 1903 au 23 janvier 1930. Il avait seulement changé de chapelle en 1912.

En 1897, un prêtre breton, en résidence à Paris, étant venu le voir, lut son Angélologie et emporta son manuscrit. Ce fut l'origine de sa collaboration à la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses*, aux *Annales de philosophie chrétienne*,

à la *Revue catholique des Eglises*, à la *New-York Review*, à la *Revue du Clergé français*. Dès 1901, le cardinal Richard, par ordre spécial de la Congrégation de l'Index, était contraint de lui faire une admonition sévère au sujet de ses articles de la *R. d'Histoire et de Litt. religieuses*. Il recevait la défense formelle de rien publier, en matière de science sacrée, sans l'approbation préalable de l'autorité ecclésiastique.

A ce moment commence la tragi-comédie des pseudonymes. Turmel collaborait à la *Revue du Clergé français*, en qualité de chroniqueur d'histoire ecclésiastique. Mais il donnait aussi à la *R. d'Histoire et de Litt. religieuses* des articles formidables, signés Dupin, sur « Le dogme de la Trinité » (1906), et signés Herzog, sur « La Sainte Vierge dans l'Histoire » (1907).

Dès le mois de mars 1908 M. Saltet entamait une campagne d'une admirable clairvoyance et d'une courageuse sincérité, dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* de Toulouse. Il mettait en cause, à propos des articles Dupin et Herzog, M. Turmel en personne. Ce que l'honnête homme ne comprendra jamais, c'est que M. Turmel, non seulement soit resté dans les rangs du clergé, qu'il ait continué à dire la messe alors qu'il ne croyait plus à la présence réelle et rejetait les dogmes essentiels du catholicisme, mais que, mis en cause et interrogé par l'autorité religieuse à propos des articles Herzog-Dupin, il ait affirmé solennellement qu'il n'y était pour rien, qu'il ait prêté tous les serments antimodernistes qu'on a pu ou voulu lui réclamer, et qu'il ait continué ses dénégations d'une part, ses torpillages sournois de la doctrine catholique pendant plus de vingt ans, d'autre part ! Il n'est pas du tout nécessaire de se placer au point de vue catholique pour blâmer sévèrement, pour réprouver sans réserve une telle conduite, pour la trouver inadmissible, abominable, invraisemblable même, dans sa monstruosité; il suffit d'avoir quelque chose dans le cœur et de savoir ce que signifie ceci : *une parole d'homme!* Que M. Turmel ait perdu la foi, c'est un très grand malheur Mais c'est affaire entre Dieu et lui ; nous n'avons pas à pénétrer dans ce douloureux mystère. Mais qu'il ait menti, sous la foi du serment, qu'il ait menti obstinément, inlassablement, pendant plus de vingt ans, et équivalemment pendant plus de quarante ans, c'est ce que l'on ne saurait assez flétrir, à quelque religion ou opinion philosophique que l'on appartienne. Il n'a lu Voltaire, nous dit-on, qu'à partir de 1886. N'a-t-il donc retenu, de toutes ses lectures, que le principe de la morale voltairienne : *Mentez ! mentez !*

De 1910 à 1930, sous une douzaine de nouveaux pseudonymes, M. Turmel n'a cessé d'attaquer les dogmes d'une Eglise à laquelle sa soutane continuait à le rattacher. A partir de 1929, MM. Rivière, de Strasbourg, et Saltet, de Toulouse, s'appliquèrent de nouveau à arracher le masque de M. Turmel, et ils y parvinrent. On sait que la condamnation est intervenue le 23 janvier 1930, à Rennes, et le 8 novembre 1930, à Rome. Entre temps, Turmel avait reconnu, par deux lettres des 25 mars et 25 avril 1930, la paternité de 71 articles ou livres pseudonymes, sur 73 qu'on lui imputait.

L'article de M. Sartiaux donne des détails peu connus. Il nous dit qu'au Grand Séminaire de Rennes, comme à l'Institut d'Angers, « son travail était frénétique » et que « sa piété ne l'était pas moins. » Depuis 1903, « sa vie se déroule entre la petite chapelle où il confesse et dit chaque matin la messe à quelques fidèles, et la chambre où il travaille, où il construit sa vision, « comme un somnambule, m'a-t-il écrit (c'est M. Sartiaux qui parle), enfoncé, enfermé dans mon rêve, pour qui le reste du monde n'existe pas. » Il ne sort de chez lui que de temps à autre, pour aller à la Bibliothèque. En 13 ans, de 1892 à 1905, il n'avait quitté Rennes que 4 fois. Quand je lui fis ma première visite (à la fin de 1926), il y avait plusieurs années qu'il n'était pas allé jusqu'à la gare. »

Après le jugement de Rennes qui le déclarait suspens *a divinis* et lui interdisait tout ministère ecclésiastique, « *Turmel continuait à dire la messe chez lui, pour ne pas affliger les âmes pieuses qui lui étaient restées fidèles* » Depuis son excommunication, « il garde la soutane et continue à dire la messe chez lui. » Les sentiments qui l'animent, M. Sartiaux nous les fait connaître : « Je déteste l'Eglise, j'exècre la Bête, m'a-t-il dit souvent, mais j'ai pour les âmes simples qui m'entourent un respect, un amour de plus en plus grand... J'ai prononcé, m'a-t-il écrit, le serment d'Annibal, le serment de faire sans trêve ni relâche la guerre à la Bête. » — On est tenté de se demander : Où donc est la Bête ? Est-ce la caravane qui suit sa route, la grande route séculaire et paisible, ou le chien qui aboie pendant qu'elle passe ?

M. Sartiaux ne sent point ce qu'il y a de vraiment démoniaque dans l'acharnement de cet imitateur d'Annibal. Il résume sa vie en deux lignes : « Ecoulement lent, uniforme, mais passionné, secoué deux fois, en 1908 et 1930, par des tempêtes extérieures qu'il n'a pu écarter de sa route. »

Mais s'il est extraordinaire que M. Sartiaux ne trouve pour M. Turmel que des paroles admiratives et qu'il en fasse une « grande figure d'excommunié, » au lieu d'en parler objectivement comme d'une « figure de grand excommunié, » il est logique, dans la position qu'il a prise, de le voir réserver toutes ses foudres pour M. Saltet, coupable d'avoir dénoncé la duplicité de Turmel. Et c'est là qu'il invente un roman comique.

Il veut que Mgr Batiffol, ayant déjà combattu Loisy, ait connu, par des indiscrétions, l'identité de Herzog-Dupin avec Turmel, et que, ne voulant pas se charger lui-même de l'exécution de ce personnage, en qui il voyait « un confrère qui s'imposait par sa notoriété, » il ait lâché contre lui un de ses disciples, « digne émule, obscur professeur à Toulouse, l'abbé Saltet. » Il paraît que

cette version serait appuyée sur des notes laissées par Albert Houtin. Or, M. Saltet déclare et prouve, de la façon la plus formelle, que « tout cela est un tissu d'inventions grossières. »

Non seulement Mgr Batiffol ne connaissait pas l'identité Herzog-Dupin-Turmel, non seulement il n'a pas chargé l' « obscur professeur de Toulouse » de dévoiler cette identité, mais il a personnellement, au début, et pendant de longs mois, désapprouvé la campagne de M Saltet, et il était aiguillé sur une autre piste entièrement différente. Entre le 31 mars 1908 et le 3 janvier 1909, M. Saltet ne cite pas moins de sept lettres de Mgr Batiffol, qui attestent qu'il croyait « Turmel en dehors de la fabrication des deux travaux (Herzog-Dupin). » Pour un homme du caractère de M. Sartiaux, il ne reste plus, après cette démonstration, qu'une chose à faire : reconnaître qu'il a été trompé et faire amende honorable. En homme d'honneur que nous croyons qu'il est, il ne saurait hésiter. Un homme peut toujours se tromper ou encore être trompé ; mais *perseverare diabolicum*, dit le proverbe.

Mais si M. Sartiaux veut bien, comme l'honneur le lui commande, reconnaître son erreur sur ce premier point, il ne sera pas moins obligé en conscience de se rétracter sur un second point, très important, de son exposé. Il affirme que l'archevêché de Paris se fit remettre par Mlle Lejay la correspondance de son frère, décédé en 1920 ; que Mgr Batiffol, chargé d'écrire la vie du cardinal Amette, eut alors connaissance du dossier Lejay, dans lequel se trouvaient 17 lettres de Turmel ; qu'on doit considérer comme très probable que Mgr Batiffol informa aussitôt son acolyte de Toulouse, mais que l'on se servit du nom de M. l'abbé Croulbois pour cacher tout cela, en déclarant que l'identité Dupin-Herzog-Turmel aurait été révélée par lui, d'après une lettre adressée par Turmel à M Lejay.

A tout cet imbroglio, M. Saltet réplique que Mgr Batiffol n'a eu aucune connaissance des papiers Lejay, et que c'est bien M. Croulbois qui lui a fourni la preuve, dont du reste il n'avait pas besoin, de la vérité de la thèse qu'il soutenait depuis 1908, de l'identité indiquée plus haut.

A l'appui de ses affirmations, M. Saltet publie la lettre de M. Croulbois, à lui-même adressée, de Paris, 10 décembre 1928. C'est un document désormais historique. Espérons qu'il fermera l'odieuse période des dissimulations où se sont complu trop longtemps un certain nombre de modernistes, dont le moins que l'on puisse dire, c'est que leur caractère n'était pas à la hauteur de leur intelligence, et qu'ils ont un peu trop oublié du *Christ de l'histoire* ce mot qu'aucune critique n'a pourtant rejeté : *Sit sermo vester :* EST ! EST ! NON ! NON ! Voici la lettre :

« Puisque vous me faites l'honneur de faire appel à mon témoignage, je me vois dans la nécessité de vous faire connaître d'abord le témoin.

« Prêtre du diocèse de Laval, j'ai été professeur au Collège de l'Immaculée-Conception de Vaugirard de 1881 à 1889 ; j'y ai eu pour collègue le jeune abbé Lejay, alors clerc minoré du diocèse de Dijon. J'ai eu avec lui une amitié intellectuelle qui a duré jusqu'à sa mort, malgré le contraste et souvent l'opposition de nos caractères et de nos idées. La nature très fermée de M. Lejay permettait de restreindre nos relations au domaine des études ; j'attribuais à la vivacité bourguignonne les violences de sa critique orale ou écrite. Je le voyais entouré d'une considération grandissante dans le monde intellectuel qui l'a porté jusqu'à l'Académie des Inscriptions et à la Faculté catholique de Paris : je le croyais incapable de manquer de sincérité et de loyauté.

« Je gardai avec lui jusque dans ma lointaine cure de campagne (Curé-doyen à Cossé-le-Vivien, Mayenne, 1896-1914) des relations qui me valurent, je crois, la disgrâce de Mgr l'évêque de Laval. Le mauvais état de ma santé me décida, en 1914, à donner ma démission de curé-doyen et je me retirai à Paris, au no 4 de la rue Garancière, où je suis encore. M. Letourneau, curé de St-Sulpice et ami très intime de Mgr Grellier, voulut bien me confier quelques petits emplois qui, avec des leçons particulières, m'ont permis d'achever mes jours dans une retraite paisible.

« Je continuai d'avoir des relations avec M. Lejay ; nous nous voyions environ une heure chaque semaine. Peu de temps avant sa mort, M. Lejay me demanda le service, au cas où il mourrait, de faire le triage de certains papiers, qui se trouvaient dans le bureau de sa maison natale, à Pontailler-sur-Saône. Au mois de juin 1920, une maladie imprévue, un ictère, le surprit et l'emporta sans souffrances. Sa sœur, Mlle Marie Lejay, aujourd'hui décédée, me demanda de l'accompagner à Pontailler-sur-Saône, et d'y débrouiller l'énorme amas des papiers de son frère. Nous brûlâmes la plus grande partie des lettres et, avec la permission de Mlle Lejay, je conservai certains papiers. Mgr Baudrillart, par l'intermédiaire de M. Verdier, avait fait une tentative, pour me mettre dans l'obligation de lui livrer ce qui, dans les papiers de M. Lejay, pouvait intéresser l'histoire de l'Eglise et du mouvement moderniste. Je tins à remettre au cardinal Amette lui-même ces documents, afin de me couvrir du côté de la famille de M. Lejay. Mais je conservai, par devers moi, quelques pièces écrites, dont les plus importantes me paraissaient être quelques lettres de Turmel. Atteint, il y a trois mois, d'une maladie très grave du cœur, — j'ai reçu l'Extrême-Onction, — j'ai remis tout ce qui me restait des papiers Lejay à M. le chanoine Henri Lanier, vice-official de Paris.

« Voici la description d'une pièce capitale pour vous : sur une petite carte signée en toutes lettres : J. Turmel, l'ex-professeur du Grand-Séminaire de Rennes affecte de parler à la troisième personne de l'auteur des articles en publication sur la Virginité de Marie, il demande d'une manière pressante la substitution du nom de Herzog à celui de Dupin, qu'il ne trouve pas assez secret. J'ai perdu le souvenir de la date de ce billet ; elle coïncidait, je crois, avec une recension signée Turmel des articles de Dupin [1] et insérée dans la *Revue du Clergé français*, où Turmel déclare qu'on ne peut adhérer aux idées de Dupin, sans renoncer à la foi catholique [2].

[1] Ce Dupin, ne l'oublions pas, n'était autre que Turmel lui-même !

[2] Dans cet alinéa, remarque M. Saltet, les souvenirs de M. Croulbois sont brouillés. La carte dont il s'agit se place entre la publication des articles de Dupin (1906) et celle des articles de Herzog (1907). L'article de M Turmel, dans la *R. du Clergé français*, est celui du 15 mars 1908. Il était relatif non aux articles de Dupin, mais à ceux d'Herzog.

« Tant de cynisme et de perfidie dans le mensonge juge le petit groupe Loisy, Lejay, Turmel.

« Vous avez, M. le chanoine, bravé leur haine pour défendre l'Eglise et Notre-Dame. Le dossier Lejay que garde l'archevêque de Paris peut vous aider à défendre, une fois de plus, la vérité catholique, et à démontrer l'excellence de votre critique interne des articles Herzog.

« La maladie m'a obligé à dicter cette lettre dont vous excuserez la longueur. Je vous prie de donner à un vieillard de soixante-quatorze ans, qui va paraître devant Dieu, une petite prière pour le salut de son âme.

« Veuillez agréer, etc. »

Cinq semaines après avoir reçu cette lettre, M. Saltet, accompagné de M. Rivière, rendait visite à M. Croulbois, le jour même des funérailles de Mgr Batiffol (17 janvier 1929). Tous deux reçurent confirmation des faits que la lettre précitée atteste. M. Croulbois n'avait eu connaissance des papiers Lejay qu'à la mort de ce dernier. C'est lui qui a pris l'initiative, qu'il considérait comme un devoir de conscience, de remettre à l'autorité ecclésiastique ceux qui contenaient la preuve de la trahison Turmel. C'est lui qui a autorisé M. Saltet à en demander communication à l'archevêché de Paris.

Du coup, tout le roman bâti par M. Sartiaux s'écroule.

Recueillons la conclusion de M. Saltet, et qu'il nous permette de lui dire ici que le clergé de France tout entier lui sait gré de la pénétration, du courage, de la persévérance qu'il a déployés en toute cette triste affaire :

« On le voit, il ne reste absolument rien du roman odieux imaginé par M. Sartiaux sur Mgr Batiffol et l'abbé Turmel. L'éminent prélat n'a pris d'aucune manière une part quelconque aux discussions relatives aux pseudonymes Herzog-Dupin-Gallerand et Cie. Il faut qu'on en prenne son parti. Si M. Turmel a été démasqué dans le Bulletin de 1908, ce n'est pas à l'aide de renseignements provenant d'indiscrétions, mais par l'application spontanée et instinctive de la critique, dans les conditions qui ont été dites et par les seules ressources de la critique. Cette lamentable histoire Turmel a eu du moins une contre-partie et une rançon. Dès 1908 et plus encore, en 1929 et 1930, elle a démontré la puissance et la sûreté de la méthode critique convenablement pratiquée.

« Quant à l'article de M. F. Sartiaux, il fournit une démonstration complémentaire de la précédente. Il démontre la puissance et la sûreté de la déformation de la vérité par la précipitation et les préjugés dont on n'est plus maître. Venant du chef des Services administratifs des Chemins de fer de la Compagnie du Nord, cette leçon ne saurait passer inaperçue. »

LITURGIE

Q. — 1o Est-il absolument nécessaire que, pour la messe de sépulture, le cercueil soit couvert d'un drap mortuaire ?

Dans beaucoup d'églises de notre province et d'ailleurs, on laisse alors la bière nue. Jusqu'à quel point y est-on en règle avec la liturgie ?

2o Quelle doit être l'attitude des assistants pendant l'absoute donnée à la suite de la messe des funérailles ou d'un service funèbre ?

Ici, dans un bon nombre de paroisses, l'assistance se tient debout pendant le chant du *Libera*, puis elle s'agenouille au *Pater noster*. Est-ce ainsi qu'elle doit faire, et, dans ce cas, les membres du clergé qui entourent le lit funèbre doivent-ils aussi se mettre à genoux quand le célébrant commence l'oraison dominicale ?

3o Est-il permis de sonner des glas un dimanche, un jour de fête d'obligation, ou pendant l'exposition des Quarante-Heures ?

R. — Ad I. C'est l'usage de beaucoup le plus commun [1] — et d'ailleurs fort louable — que, durant toute la cérémonie des funérailles, la bière soit recouverte d'un poêle ou drap mortuaire [2]. Cet usage est certainement à conserver là où il existe [3] ; mais, jusqu'à présent, rien n'oblige à l'adopter là où il n'est pas encore suivi [4].

Ad II. Aucun auteur de cérémonial ne donne à entendre que, pendant l'absoute, les ecclésiastiques présents aient à se tenir agenouillés depuis le commencement du *Pater noster* jusqu'à la fin de la cérémonie. Au contraire, la pratique générale est que le clergé demeure alors debout.

Quant aux fidèles assistant à l'absoute, on ne peut qu'approuver ceux qui, comme dans les autres fonctions liturgiques, y conforment leur attitude à celle du clergé. Cependant, là où existe pour eux la pieuse coutume d'être à genoux pendant la dernière partie de l'absoute, il convient, — croyons-nous, — de la maintenir.

Ad III. *a)* Sous aucun prétexte et à aucun moment la sonnerie funèbre des cloches n'est permise les jours des grandes solennités liturgiques qui excluent toute messe de *Requiem*, même celle des funérailles le corps présent [5]. (S. R. C., 27 janv. 1883, n. 3570, ad 1 ; 15 janv. 1897, n. 3946 ; 18 mars 1899, n. 4015, ad 7 ; 8 janv. 1904, n. 4130, ad 1 et 2).

***b)* Cette sonnerie funèbre semble aussi interdite *a pari* pendant tout le temps de l'exposition publique du Saint-Sacrement pour les églises où celle-ci a lieu, puisque, d'après les lois liturgiques [6], ladite exposition empêche dans ces églises la célébration de n'importe quelle messe de *Requiem* [7].**

***c)* Aux jours qui, — tels v. g. les dimanches, les doubles de 2e classe, les féries, vigiles ou octaves privilégiées etc. [8], — n'admettent pas d'autre messe de *Requiem* que celle des funérailles occurrentes, la sonnerie funèbre des cloches n'est**

[1] Cf. de Herdt, *S. Liturgiæ Praxis*, t. III, n. 248.

[2] Sur le poêle ou drap mortuaire consulter : S. Charles Borromée. *Instructionum fabricæ ecclesiæ*. l. II ; — Pierret, *Manuel d'archéologie pratique*, p. 155 et 156 ; — Barbier de Montault, *Traité pratique de la construction... des églises*, t. II, p. 394.

[3] Rappelons que le drap mortuaire de couleur blanche convient aux seuls enfants morts avant d'avoir joui de l'usage de la raison, mais que, pour tous les adultes sans exception, le drap mortuaire doit être de couleur noire. (Cf. Cérém. des év., l. II, c. XI, n. 1 ; S. R. C., 21 juillet 1855, n. 3035, ad 11).

[4] Cf. Bernard, *Cours de Liturgie romaine. Le Rituel*, t. II, p. 198.

[5] Ces solennités sont indiquées dans les Nouvelles rubriques du Missel, tit. III, n. 4.

[6] Nouvelles rubriques du Missel, tit. III, n. 12 ; — S. R. C., 19 décembre 1829, n. 2671 ; 19 juin 1875, n. 3357 ; 13 juin 1900, n. 4058, ad 2 ; 31 mars 1909, n. 4235, ad 7 2o.

[7] Cf. *Ami* 1927, p. 772, col. 2, note 1.

[8] Cf. Nouvelles rubriques du Missel, tit. III, n. 6.

permise que pour convier le clergé et les fidèles à ces funérailles et aussi pour signaler à mesure les diverses phases ou parties de ces dernières. (Cf. S. R. C., 21 oct. 1927, *Dubium de lugubri campanarum sonitu* [1]) Encore faut-il que cette sonnerie ne coïncide pas avec la célébration de la messe chantée ou des vêpres du jour dans la même église [2].

Q. — Est-il quelquefois permis d'anticiper, pour un motif raisonnable, la solennité extérieure de la fête patronale ?

Ainsi v. g., quand il arrive que celle-ci tombe un mardi, peut-on célébrer la solennité extérieure dès le dimanche précédent, — c'est-à-dire dès l'avant-veille de la fête, — au lieu de renvoyer cette même solennité au dimanche suivant, comme on a coutume de le faire ?

Dans ce cas, faut-il la permission de l'évêque ?

R. — Ni les Nouvelles rubriques du Missel (tit. IV, n. 3) ni, en ce qui concerne la France et la Belgique, les dispositions particulières édictées par le cardinal Caprara le 9 avril 1802 et les décrets subséquents qui sont venus préciser ces dernières [3], ne laissent supposer que, dans certains cas, le recteur d'une église puisse, de sa propre autorité ou même avec la seule permission de l'Ordinaire du lieu, anticiper au dimanche précédant immédiatement l'incidence de la fête patronale, la célébration de la solennité extérieure de celle-ci.

Aussi les auteurs qui se sont occupés de la question enseignent-ils que l'anticipation de ladite solennité extérieure ne saurait être licite sans un indult formel du Saint-Siège [4].

En cela, leur enseignement se trouve implicitement confirmé par le fait que la S. C. des Rites a parfois accordé des indults de ce genre et qu'il y est fait allusion dans quelques-unes de ses décisions authentiques [5].

Q. — Je me permets de poser quelques questions à l'*Ami* au sujet de l'absoute, quand elle est donnée par l'évêque. J'exclus de ces questions le cas de l'absoute donnée par ce dernier pour tous les fidèles défunts.

1° L'évêque doit-il toujours réciter l'oraison *Non intres etc.* ?

Il semble qu'il serait plus conforme aux rubriques du Missel et du Rituel d'omettre cette oraison à toute absoute *corpore absente*. Cependant, certaines éditions du Missel des morts dans lesquelles est reproduit le *Ritus absolutionis ab episcopo faciendæ*, ne mentionnent pas cette omission. De plus, le Pontifical (IIIe partie) dit qu'aux absoutes qui terminent les services d'anniversaire funèbre, l'évêque doit réciter cette oraison.

2° L'évêque qui vient de faire une absoute en l'absence du cadavre doit-il réciter les prières spéciales *post exsequias*, conformément aux indications du *Canon missæ episcopalis* publié en 1924 par une maison d'édition de livres liturgiques ? — Ou bien doit-il omettre ces prières, conformément aux indications des *Missæ pro defunctis (Ritus absolutionis ab episcopo faciendæ)* éditées par la même maison en la même année 1924 ?

3° Si, comme je le crois, l'évêque doit alors réciter ces prières, peut-il le faire en se rendant à son trône ou à sa stalle, avant de quitter les ornements pontificaux ?

R. — Ad I. Il est à remarquer que, dans la rubrique du Pontifical à laquelle fait allusion notre vénéré consultant, il s'agit de l'absoute ordinaire [1] donnée par l'évêque sur un catafalque dressé à l'avance : « ... Si adesset castrum doloris, vel alius locus quo eundum esset ad absolvendum, celebrans... accedet ad castrum doloris, et ibidem dispositis ministris,... stans ante suum faldistorium in capite loci, dicit orationem : *Non intres in judicium cum servo tuo etc.* [2] » Voici, d'autre part, comment le Cérémonial des évêques (l. II, c. XI, n. 12) décrit le commencement de l'absoute moins solennelle faite par l'évêque : « Interim, dum extenditur pannus, vel portatur lectica, episcopus sedet, et cantores incipiunt responsorium *Libera me Domine etc.* » Aussi plusieurs auteurs [3] enseignent-ils que l'absoute donnée par l'évêque en l'absence du cadavre comporte l'oraison *Non intres etc.* quand il y a un catafalque au milieu de l'église, mais qu'elle exclut cette oraison si l'on se contente d'apporter au moment voulu un drap mortuaire et de l'étendre à terre devant l'évêque.

D'aucuns toutefois sont d'un avis différent. Ainsi v. g. Menghini [4] n'admet la récitation de l'oraison initiale *Non intres etc.*, — même à l'absoute faite par l'évêque, — que si le cadavre est physiquement ou moralement présent ; Favrin [5] ne paraît pas supposer que la récitation de cette oraison puisse jamais avoir lieu en l'absence du cadavre.

Ad II. Les rubriques du Pontifical *(loc. cit.)* et du Cérémonial des évêques *(loc. cit.)* ne mentionnent aucune prière après l'absoute donnée par l'évêque devant un catafalque dressé au milieu de l'église ou sur un drap mortuaire étendu à terre.

Malgré cela, et à moins que cette absoute n'ait été célébrée pour tous les défunts en général, l'évêque doit-il réciter à la fin, — comme ferait un simple prêtre [6], — les prières prescrites par la

[1] Cf. *Ami* 1927, p. 772, col. 1.

[2] Cf. *Ami* 1927, p. 772, col. 2. note 5.

[3] Cf. décret de Caprara du 21 juin 1804 ; — S. R. C., 12 novembre 1831, n. 2682, ad 38 ; 30 mars 1878, n. 3444 ; 29 novembre 1878, n. 3469 ; 2 décembre 1891, n. 3764, 1, 4-6

[4] Cf de Herdt, *S. Liturgiæ Praxis*, t. II, n. 297 ; — Hægy, *Manuel de Liturgie*, 14e édit., t. I, p. 245.

[5] Cf. S. R. C., 11 mars 1837, n. 2761 ; 6 mars 1896, n. 3890, ad 1 et 5.

[1] Aucune hésitation n'est possible touchant la cérémonie pontificale des cinq absoutes : celle-ci comporte invariablement l'oraison *Non intres etc.* (Cf. Pontifical, *loc. cit. ;* Cérém. des év., l, II, c. XI, n. 17).

[2] Cette rubrique figurait aussi autrefois au Cérémonial des évêques Benoît XIII l'y a fait supprimer pour donner place à quelques autres règles ; mais maintenue dans le Pontifical, elle garde jusqu'à nouvel ordre toute sa valeur. (Cf. *Nouv. Rev théol.*, 1879, p. 644-648).

[3] Cf. Martinucci, *Manuale S. cæremoniarum,* l. V, c. XXIII, n. 113 et 132 ; — *Nouv. Rev. théol , loc. cit. ;* — Hægy. *Fonctions pontificales,* 3e édit., t. I, p. 164, n. 233, et p. 166, n. 237.

[4] *Le sacre ceremonie,* 5e édit., p 446, n. 26.

[5] *Praxis solemnium fonctionum episcoporum,* 2e édit., p. 124 et 125

[6] Notons cependant que d'apres Hægy *(Manuel de Liturgie,* 14e édit., t. I, p. 477, n. 188), un simple prêtre ne ferait suivre d'aucune prière l'absoute donnée sans catafalque.